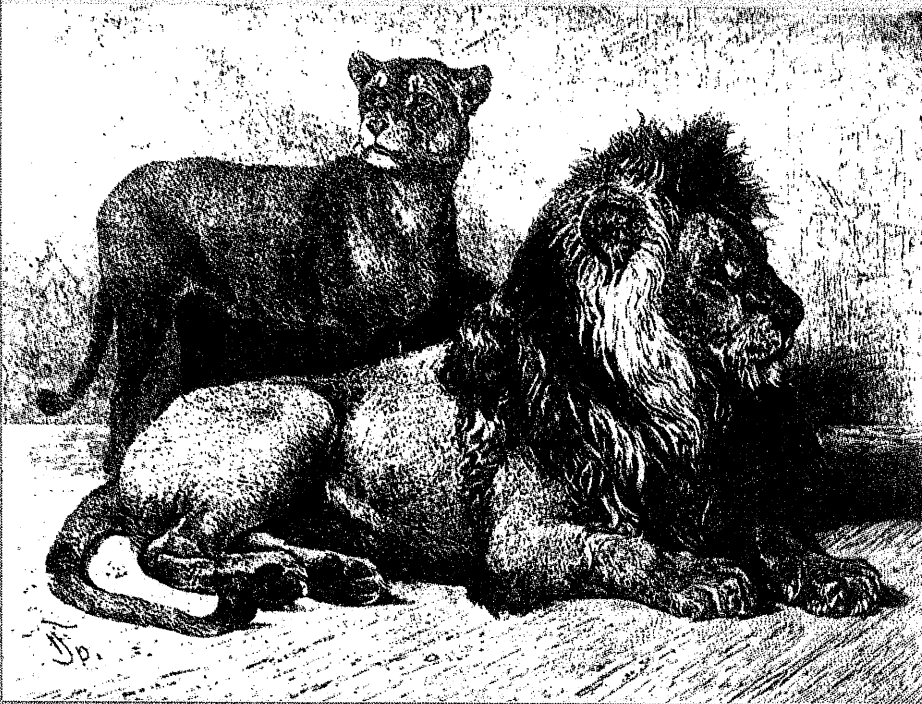


Band 16

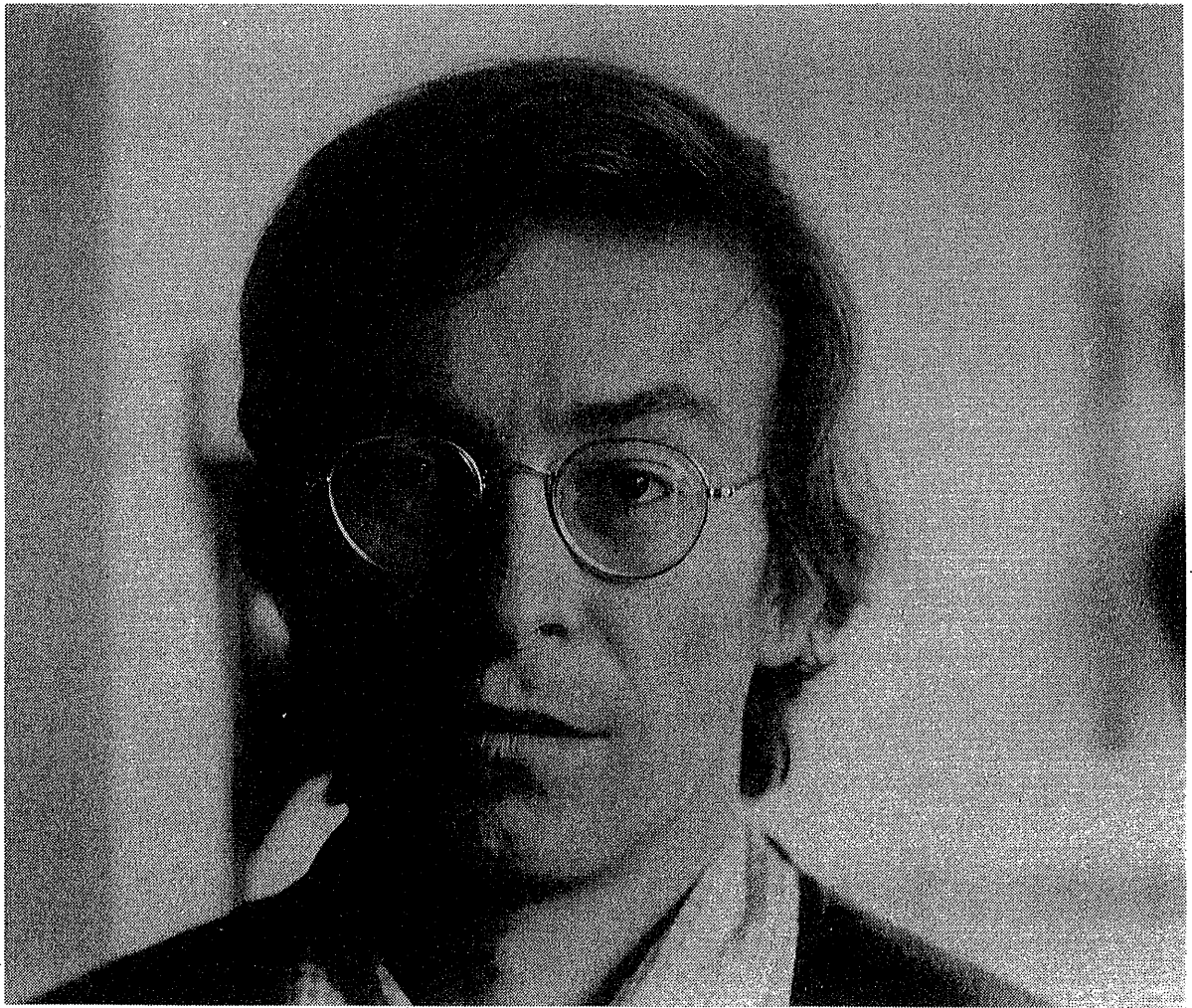
Papa Samba Diop (ed.)

Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas

Sénégal-Forum. Littérature et histoire



Werner Glinga in memoriam (1945-1990)



Werner Glinga

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	I
Souleymane Bachir Diagne : De l'oralité à l'écriture: transcription et création	1
Mamadou Diawara : La quête de l'ancêtre historique: le paradigme de Sunjata dans les traditions orales du Sahel (XIII ^e -XIX ^e siècles)	9
Bassirou Dieng : Les genres narratifs et les phénomènes intertextuels dans l'espace soudanais (mythes, épopées et romans)	43
Abdoulaye-Bara Diop : Solidarité familiale et réussite individuelle dans la société sénégalaise.....	61
Paul Egbuna Modum : <i>L'Aventure ambiguë</i> : la folie ou le refus de l'ambiguïté.....	69
Xavier Garnier : De l'épopée au mythe: le <i>Chaka</i> de Senghor.....	83
Pierre Halen : Effets de réel, effets étranges. Une écriture de la diversité dans <i>Signare Anna</i> de Tita Mandeleau.....	89
Lilyan Kesteloot : La filiation mythique et historique entre la royauté du Tekruur et celle des Wolof.....	103
Hans-Jürgen Lüsebrink : Acculturation coloniale et pédagogie interculturelle - L'oeuvre de Georges Hardy	113

Madina Ly-Tall : Le Jihaad omarien dans le royaume de Segu (1859-1861).....	123
Peter Mark : Interdisciplinary Approaches to the pre-16th century History of Casamance and northern Guinée-Bissau.....	143
Guy Ossito Midiohouan : Lamine Senghor (1889-1927), précurseur de la prose nationaliste négro-africaine	153
Falilou Ndiaye : Traduire le <i>woy</i> . Le chant selon Senghor.....	169
János Riesz : „Le dernier voyage du Négrier Sirius“: le roman dans le roman <i>Le Docker Noir</i> (1956) d'Ousmane Sembène.....	179
A. Kissima Tandia : Essai de typologie des chants soninke: contexte de production et approche thématique.....	197
Mouhammed Touré : Le Sénégal dans les encyclopédies allemandes.....	209
Karim Traoré : Deux figures héroïques de l'aire mande: le <i>ceddo</i> et le <i>ɲana</i>	225
Entretien avec Khadi Fall	251
Entretien avec Yunus Jeng	261

Pierre HALEN
Universität Bayreuth

EFFETS DE RÉEL, EFFETS ÉTRANGES. UNE ÉCRITURE DE LA DIVERSITÉ DANS *SIGNARE ANNA* DE TITA MANDELEAU

Sous la narration d'une histoire prétendument survenue à des êtres supposés - et donnés comme authentiques -, circule plus ou moins explicite, plus ou moins latent, un propos du romancier sur le monde, et ce propos nous intéresse dans la mesure où, au-delà d'une parole individuelle, il fait entendre le discours collectif, conscient et inconscient, d'une époque.

Henri Mitterand: *Le regard et le signe* ¹.

Dès les premières pages de *Signare Anna*, l'originalité du propos littéraire de Tita Mandeleau attire l'attention ². Sans doute ce propos n'étonnera-t-il pas de la même façon l'historien du Sénégal et le lecteur peu au fait de ce passé, l'Africain de l'Ouest à qui les milieux évoqués sont familiers et le client banal des librairies francophones répandues de par le monde. Tous cependant devraient être amenés à s'interroger assez rapidement sur une écriture que trois éléments au moins rendent remarquable : l'importance quantitative accordée aux noms propres ainsi qu'à des termes qui, pour se ranger dans la catégorie grammaticale des noms communs, n'en paraissent pas moins spécifiques à un espace et à une époque déterminés ; ensuite, la configuration particulière que prend un récit dont il s'avère progressivement qu'il ressortit moins au genre romanesque qu'à celui de la chronique ; enfin, la relative neutralité idéologique d'un narrateur qui se tient volontiers à distance par rapport à ses créatures mais vectorise néanmoins son univers selon des axes déterminés. Notre propos s'articulera autour de ces trois données, dont il voudrait rendre compte à partir d'un point de vue non pas référentiel, mais littéraire et avant tout soucieux d'envisager la place que vient occuper l'ouvrage dans la production francophone contemporaine.

¹ Paris: P.U.F. 1987, P.U.F.-Écriture: 6.

² Tita Mandeleau: *Signare Anna ou Le voyage aux escaliers*. Roman. Dakar: Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal 1991 232 p. ; sauf indication particulière, les références paginales renvoient à cet ouvrage.

Traite négrière et effets d'histoire

Ce que nous avons provisoirement qualifié de «relative neutralité» ne frapperait pas autant si l'ouvrage n'était consacré à une période particulièrement infamante de l'histoire africaine, celle du commerce des esclaves. Il n'est pas besoin de revenir ici sur ce que furent les réalités inhumaines de la traite atlantique, sur les responsabilités des uns et des autres, sur les conséquences à long terme de ce qui fut une déportation massive d'une violence extrême, cyniquement excusée par une prédication raciste dont les thèmes et les formules paraissent aujourd'hui sortir d'une fiction cauchemardesque quand bien même ils ne témoignent que de l'Histoire humaine. Ceci étant rappelé, force est de constater que la période, après avoir servi de cadre à nombre de romans d'aventure européens, surtout dans l'entre-deux-guerres³, connaît aujourd'hui un certain regain d'intérêt. En témoignent surtout les *Passagers du vent*, albums dessinés dus à François Bourgeon et ouvrages à succès⁴; dans le secteur de la bande dessinée, ils se singularisent par leur volonté affichée de reconstituer dans ses détails les plus concrets une période historique honnie, et néanmoins restituée d'une manière plutôt ambiguë. Honnie puisqu'on adopte en ce cas, via les héros européens, la position humaniste qui s'est imposée depuis longtemps au sujet de la traite, mais néanmoins *re-jouie*, si l'on peut dire, avec une sorte de délectation. Le sérieux du trait historique alterne donc avec une frivolité qui risque à toutes les pages d'en dénaturer le propos. Relevons que chacun de ces deux éléments n'est du reste que la mise en oeuvre, à l'intérieur du récit, d'un code narratif qui a sa tradition à la fois dans la bande dessinée et la culture européenne. L'élément sérieux doit beaucoup aux *Belles histoires de l'Oncle Paul*, à Jacques Martin et à la ligne claire, d'une part, à la tradition du «dessin de marine» et du modélisme, d'autre part. L'élément frivole, outre l'attrait qu'un certain érotisme continue d'exercer dans le genre dessiné dès lors qu'il vise un public non enfantin, doit beaucoup à la représentation convenue et littéraire d'un siècle libertin qui a su faire oublier dans le récit de ses *Liaisons* (si peu) *dangereuses* et de ses *Meurtres dans un jardin anglais* l'évocation de ses dessous historiques réels.

Avec ces *Passagers du vent* dont il est contemporain, le récit de Tita Mandeleau présente certaines similitudes. Comme les albums de Bourgeon, sa narration travaille avec insistance à produire ce que nous appelons rapidement, à la suite de Barthes, un «effet de réel» qui, en l'occurrence, est aussi un «effet d'histoire». A la clef, et beaucoup plus

³ D'où une intertextualité avec certaines oeuvres africaines; cf. Janós Riesz, «"Le dernier voyage du négrier Sirius": Le roman dans le roman dans *Le docker noir* (1956) d'Ousmane Sembène», dans le présent volume.

⁴ Fr. Bourgeon: *Les passagers du vent*. Dargaud. Voir surtout le tome 5: *Bois d'ébène*.

nette que chez Bourgeon, on doit observer une relative démythisation du récit, si l'on peut appeler démythisation le fait de neutraliser en partie l'axiologie convenue (depuis la littérature anti-esclavagiste anglaise du XVIII^e siècle) qui aurait pu opposer simplement le «malheureux esclave» à l'«horrible négrier»⁵. Cette cause-là est, dirait-on, suffisamment entendue pour l'écrivain qui, au contraire de Bourgeon, déplace son attention vers le vécu d'un milieu humain - celui des métis de l'île Saint-Louis - qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces catégories schématiques, mais joue au contraire un rôle de courroie et table sur une identité problématique (non pour les personnages ni pour l'auteur, nous le verrons, mais eu égard aux territorialismes et aux autres imputations ethniques, raciales ou nationales).

Toutefois, les moyens qui servent à produire l'«effet d'histoire» sont fort différents dans *Signare Anna*. L'arme principale de Bourgeon est la clarté iconographique de ses reconstitutions, notamment en ce qui concerne les lieux et les navires ; les ressources documentaires sont européennes et surtout iconographiques. L'arme de Mandeleau est langagière, et même la couverture du roman renonce aux vertus réalistes du support iconique ; les ressources documentaires *paraissent* également orales et écrites, européennes et africaines⁶. D'autre part, bien que cette chronique historique ait des affinités avec le roman, elle ne recourt pas simplement aux codes narratifs réalistes et naturalistes, et le lecteur à qui l'histoire sénégalaise n'est pas familière éprouve quelque peine à se représenter, comme il le ferait à la lecture de Zola, le contexte évoqué ; au contraire, il ne peut que se laisser déporter par une narration qui malmène à loisir sa mémoire et semble vouloir l'étourdir sous l'accumulation de données a priori inconnues. De l'effet de réel à l'effet d'étrangeté, il n'y a pas, en ce cas, de solution de continuité, sans qu'on puisse en rien parler d'un univers bizarre, merveilleux ou fantastique. Reste dès lors à s'interroger, tant du point de vue des moyens mis en oeuvre que des enjeux, sur la conjonction d'une entreprise qui reste foncièrement réaliste avec une dé-réalisation qui relève, toujours du point de vue du lecteur non averti, de l'exotisme.

Par ailleurs, on ne saurait parler, à propos de *Signare Anna*, d'un récit frivole ou libertin. Au contraire, si la sexualité y est bien mise en scène, c'est selon deux autres codes, en partie imbriqués l'un dans l'autre et tous deux activés dans la production littéraire contemporaine, qu'on pourrait

⁵ Tout comme les axiologies nationalistes respectives de la littérature coloniale (le «Bon Blanc») et de certaines productions africaines (le «Mauvais Blanc»).

⁶ Ceci, non du point de vue de la documentation réellement mise en oeuvre, problématique qu'examinerait une étude de genèse (et où interviendrait nécessairement la question du bagage lexical antillais de l'auteur, née à Fort-de-France), mais du point de vue d'un «effet de documentation» produit par la narration. A ce sujet, signalons qu'en liminaire, l'auteur remercie, entre autres, deux personnes qui lui «ont ouvert les portes de leur précieuse bibliothèque...».

appeler le code anti-puritain et le code féministe ; si ces deux codes se retrouvent aussi dans *Les passagers du vent* dont ils assurent en partie la lisibilité, ils semblent dans *Signare Anna* bien détachés des jeux vains et cruels dont s'occupait ou feignait de s'occuper, avant de disparaître, une certaine société européenne au XVIII^e siècle. Tita Mandeleau travaille quant à elle à produire, sinon un «effet de nature», du moins un effet de simplicité dans son approche des corps et des êtres, tous pris par le temps des générations successives, par l'âge et la proximité, non par des spéculations philosophiques et morales. Les rapports affectifs et la sensualité s'en trouvent dédramatisés, ce qui, d'une part, est conforme au genre de la chronique et, d'autre part, vient à l'appui de ce qui se joue dans l'ordre idéologique et que, jusqu'ici, nous avons successivement nommé «relative neutralité» et «démythisation»⁷.

Mais ces derniers termes, s'ils permettent de situer le propos romanesque par rapport à d'autres productions relatives à la traite négrière, ne sont de toute évidence pas satisfaisants. Ouvrage littéraire et non traité d'histoire, *Signare Anna* est une fiction engageant à la fois des moyens esthétiques (en l'occurrence langagiers) et une axiologie référentielle au double moment de son énonciation et de sa réception dans la lecture.

D'une poétique des noms à une politique du métissage

Nous avons signalé plus haut cette sorte de «dérèglement du sens» naturaliste que le lecteur non prévenu des réalités historiques sénégalaises est amené à éprouver dès les premières pages du roman. Cet effet n'est pas provoqué par une syntaxe qui, d'une manière générale, reste grammaticale, mais surtout par un lexique foisonnant qui s'embarrasse peu, nonobstant une courte préface documentaire et un nombre important de précisions infra-paginales accentuant l'«effet de réel», de rassurer le lecteur en lui donnant l'impression qu'il pourrait à peu de frais maîtriser le contexte de l'action. Au contraire, l'incipit est d'emblée placé à l'enseigne de la profusion des noms et des données. Le prétexte fictionnel, sans fonction dans l'enchaînement de l'action, est fourni par l'activité de la jeune Eliza, tout occupée à reconnaître et à nommer une *diversité* ; ainsi l'auteur propose-t-il d'emblée un protocole de lecture, et le programme de

⁷ De ce point de vue, nous sommes très loin de ce qu'annonce le prière d'insérer : une «grande fresque romanesque», une «épopée». Parler, d'autre part, d'un «Blanc démythifié en quête d'aventures *scabreuses*» (nous soulignons), c'est de toute évidence vouloir complaire à un certain public de sensibilité tiers-mondiste, mais c'est négliger la relative équanimité de traitement réservé par l'auteur à ses personnages au-delà de tout clivage racial ou «ethnique» ; la question de la sexualité, à la fois dans l'ordre de la qualification morale et dans les conséquences fonctionnelles des relations pour le récit, paraît à cet égard centrale dans *Signare Anna*.

la narration qui s'ouvre ainsi semble être de transférer au narrataire la compétence à la fois langagière et morale de cette enfant métissée aux origines confuses :

Assise sur ses talons rougis au henné, Eliza vérifiait les dernières aunes de tissus exhumés des longs coffres de bois rouge alignés contre les murs. Signare Anna, la maitresse de «Keur Gerbigny» (1) entreposait une partie de ses richesses ici, au bout de la galerie, dans cette haute pièce étroite qui sentait le salpêtre. Dans la profusion des toiles accumulées et couchées là au fil des jours, la jeune fille pouvait reconnaître d'un seul coup d'oeil l'origine de chaque cotonnade.

Les indiennes du Coromandel aux dessins larges et aux couleurs criardes (chasselas à rayures blanches et bleues, néganépeaux hachurés de blanc et de rouge, madras à carreaux rouges sur fond blanc, salempouris d'un bleu soutenu) tranchaient en effet sur les caladaris du Bengale aux discrètes stries noires et pourpres. Les siamoises multicolores voisinaient avec le banal chitte blanc reteint par les captives de case en un jaune ensoleillé. Plus loin, la platille arachnéenne, en voile de lin de Beauvais, avait conservé sa blancheur immaculée en dormant dans un emballage imperméable de boulange en serge du Poitou. Eliza s'acquittait de sa tâche avec application [...].

(1) Keur = maison, demeure familiale en langue wolof d'où «Keur Gerbigny» = «chez Gerbigny»⁸.

La surcharge informative est ici fort visible, qui accumule les notes descriptives adjectivales et nominales, qui puise à loisir dans un lexique peu usité (chasselas, néganépeaux, salempouris...) et qui se garantit de toponymes qui peuvent paraître exotiques, soit d'un point de vue africain (Beauvais, Poitou), soit d'un point de vue européen et africain (Coromandel, Bengale, Siam). Une seule formulation est indexée comme étrange, par le double système des guillemets et de l'appel de note : elle concerne un élément essentiel du récit, à savoir la maison et la famille au sens large qui seront au centre de l'action. Une autre formulation est, il est vrai, glosée au moyen d'une explication entre parenthèses, mais celle-ci a moins pour effet de clarifier les choses que d'ajouter d'autres éléments curieux à une énumération déjà bigarrée : que les «indiennes» soient des «chasselas» ou des «salempouris», c'est une information qui accroît en même temps l'illusion réaliste et l'effet d'étrangeté temporelle, spatiale et sociale.

A ce stade, le lecteur n'est pas encore désarçonné. Une compétence acquise lui a suggéré de ne pas s'attarder à vouloir comprendre exactement tous les signes du deuxième alinéa, qui semble un excursus entre le premier et le troisième où un même personnage et une même action se retrouvent. Au fil des pages, cependant, les données exotisantes s'accumulent, dont l'importance fonctionnelle n'est plus aussi aisément discernable, à commencer par cet «Emir des Trarza, Moktar Ould Ely lui-

⁸ Nous reproduisons intégralement l'incipit, y compris la note infra-paginale (9).

même», amateur de cette variété particulière des «guinées bleues, empesées au cange (amidonnées à l'eau de riz), les plus rares de Pondichéry», qu'on appelle «"conjonc"» et «qui rivalis[e] ici avec les reflets cuivrés de celle de la "Salem" dans l'entêtante odeur boisée de "l'oréapaléon"». De l'Emir, de son nom et de ses prédilections, il ne sera plus question par la suite (mais bien des «Trarzas»).

Le moins qu'on puisse dire est que le narrateur s'en donne à coeur joie, ce qu'on pourrait interpréter de manière assez réductrice comme le fait malhabile d'un écrivain qui n'aurait pas eu le courage de sacrifier une partie de sa documentation, comme la marque d'une dilection soit régionaliste pour la socialité strictement locale de Saint-Louis, soit poétique pour des sonorités rares en français, ou encore comme l'indice d'une volonté de ne s'adresser qu'au public limité pour lequel ces signes multipliés ne sont pas étranges. Peu importe que de telles explications soient fondées ou non dans le chef de l'auteur, c'est dans la lecture que le sort du récit se joue et, dans la réception, le sort du livre. A cet égard, l'écriture de *Signare Anna* présente des affinités avec bien d'autres oeuvres comme celles de Blaise Cendrars ou de Marcel Thiry, écrivains qui ont élaboré une véritable poétique du toponyme étranger en langue française, dont la *Prose du Transsibérien*, du premier, et *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, du second, sont les paradigmes.

Dans l'ordre toponymique et onomastique, *Signare Anna* déroute à plus d'un endroit le lecteur : pourvu qu'il veuille s'y retrouver, il devrait réécrire lui-même le récit, sur trois grandes feuilles au moins : sur la première, il chercherait à reconstituer le plan des lieux à partir des données romanesques dispersées, éventuellement confrontées à tel ouvrage géographique ou historique ; sur la deuxième, il tâcherait de recomposer un lexique des termes glosés par la narration ou par quelque dictionnaire sollicité en renfort ; sur la troisième, il restituerait la généalogie des personnages et leurs liens de parenté, de voisinage ou de clientèle. Ce faisant, il élaborerait précisément le roman naturaliste que Tita Mandeleau n'a pas écrit et il manquerait en définitive d'entrer en lecture avec la chronique dont il tourne les pages. Car l'écrivain ne s'est pas contenté d'accumuler les détails en renonçant à en expliquer un grand nombre : il semble brouiller les pistes à loisir, d'une part, en multipliant les personnages, les anecdotes, les faits d'Histoire, en compliquant les liens de parenté jusqu'à laisser leur «vérité» en suspens ; d'autre part, en produisant, à propos des mêmes référents, des signes inutilement (du point de vue fonctionnel) redoublés par des synonymes, par des désignations erronées ou liées à tel point de vue particulier, ou encore par des graphies différentes.

Quant à la désignation référentielle, les exemples sont nombreux d'un tel redoublement. Les personnages et les lieux changent de noms selon le

moment ou l'énonciateur, de sorte que la région de Saint-Louis devient le cadre d'une sorte de *planétarium*, fort éloigné de toute rhétorique objectivante. Le fleuve, par exemple, est le plus souvent appelé «la Rivière», ce qui n'est guère précis mais entend restituer la Voix (au sens barthésien) des Saint-Louisiens ; on apprend marginalement qu'il s'agit du Sénégal et que les Français s'obstinent alors à l'appeler Niger. Le toponyme générique «Keur» s'écrit aussi «Kër». Saint-Louis est aussi Ndar. Le Waalo (ou waalo) est aussi le «pays d'Oual». Le «Marché de la Savane» se dit aussi, selon d'autres Voix, «Savannah» ou «le bayé». Le Ngalam se dit aussi Galam ou encore Gadiaga, etc. Observons que les toponymes spécifiques et «réalistes» sont souvent remplacés par des appellations moins exotisantes et vagues : c'est le cas de «la Rivière», mais aussi de «l'Habitation», du «Grand Royaume», de la «Grande Terre», du «Haut Pays»⁹. Le même phénomène s'observe pour les noms des personnages, à commencer par Signare Anna qui est aussi «Yaay Anna». Tara Koumba, la maîtresse attirée de Pierre Gerbigny, est baptisée Aphrodite (ce nom sert ensuite pour le voilier de Gerbigny) puis appelée Didi. Louis, son fils, devient Loulou. Le nom de Ngoné-Tine est issu d'une contraction de son premier nom, Ngoné, et de son second, Augustine. William Mc Pherson, alias Wally, est aussi «Pap' Niâw», etc.

Que tirer de ces quelques exemples, limités aux lieux et aux personnages principaux ? D'abord que le nom est labile, toujours respectable comme est respectable la Voix qui l'énonce et le construit. Ceci ne renvoie pas à une sorte d'équivalence indifférente entre plusieurs points de vue (tous les discours se valent, la vérité étant indécidable, ce qui serait la position néo-romanesque occidentale d'une Nathalie Sarraute et sans doute de Barthes lui-même à l'époque où il proposait le concept de Voix), mais au contraire à la mise en valeur d'une compétence qu'on pourrait appeler transdiscursive, celle qui affiche sa capacité à décoder plusieurs paroles et plusieurs langues ; ce déchiffrement et cette compréhension n'ont nul besoin d'une hiérarchie et néanmoins, comme pour Ngoné-Tine dans son inventaire inaugural, l'absence de jugement a priori, ou d'ethnocentrisme, n'empêche nullement l'effectivité d'autres critères de sélection, à savoir la sensibilité par rapport à tel objet tel que son nom dans telle langue l'active, et l'opérabilité pratique, quasiment matérialiste, de tel ou tel discours par rapport à d'autres. Ainsi, il n'est pas du tout indifférent que William McPherson soit appelé «Pap'Niâw», c'est-à-dire «Père hideux», par Eliza au moment où elle vient de subir son premier assaut amoureux de la part de l'Anglais.

⁹ On avancera qu'il s'agit peut-être là d'expressions qui traduisent des toponymes en langue locale, ce qu'appuierait la présence de guillemets. Mais cette présence, du reste irrégulière, n'a pas la valeur d'une injonction qui obligerait le lecteur à se documenter par ailleurs pour vérifier une telle hypothèse. Au contraire, elle participe à dé-référencier le toponyme non glosé, à lui donner une couleur mythique et généralisante plutôt que réaliste.

Cette transdiscursivité se retrouve, au niveau général de la narration, dans une sorte de transnationalité qui fait intervenir aussi bien les régions et les villes de France ou d'Angleterre que celles du Sénégal. Les humains s'échangent ainsi des signes, des noms qui peuvent leur paraître mutuellement exotiques, mais dont le commerce verbal leur permet partiellement au moins de communiquer. Vers la fin du récit, le dialogue entre le métis Jean-François et l'officier anglais, entre autres à propos du «stock-fish» est le meilleur exemple d'un usage de la parole que le narrateur avait pratiqué depuis le début.

Quant au lexique des substantifs ou des interjections, point n'est besoin de s'y attarder longtemps. Il suffit d'ouvrir *Signare Anna* à n'importe quelle page pour être confronté à des vocables inusités, tous provoquant un double effet de réel et d'étrangeté. Certains sont entourés de guillemets, et donc indexés comme étranges, d'autres non. La plupart sont *grosso modo* décodables à l'aide du contexte, à moins qu'ils ne fassent l'objet d'une note infra-paginale ou d'un excursus documentaire à propos de telle coutume culinaire, vestimentaire ou commerciale du lieu. Mais le lecteur non spécialiste, s'il est ainsi sans cesse amené à un début de connaissance, n'en est pas moins ramené, avec la même constance, à prendre conscience de son ignorance quant au contexte. Certaines graphies, qui peuvent paraître des coquetteries à un lecteur non familiarisé avec les systèmes de notation alphabétique propres aux langues locales, renchérissent sur cette opacité relative du signe ; comment le lecteur français, suisse ou zaïrois doit-il lire une graphie comme «Kër», déjà citée, ou les interjections «Mö!» et «Sëppë!» (parfois écrit «Sèppe!») ? Faute d'une glose appropriée ou d'un rabotage de tous ces signes inopérants (du point de vue fonctionnel), tout se passe comme si le double effet de réel et d'étrangeté intervenait au service d'une éthique et d'une esthétique du Divers. Mais d'un Divers essentiellement malléable et toujours partiellement appréhendable, selon une vision du monde plus humaniste que culturaliste.

A cet égard, on observera comment les interjections africaines alternent avec des expressions européennes, en l'occurrence françaises et codées par le roman d'aventures historiques : les «Ndey saan», «nèk», «tièm» et «Mbardiam» des uns font écho aux «Hors ça», «Morbleu» et «Tudieu» des autres. Rien de systématique cependant : les jurons anglais sont traduits en français («Dieu me damne!» : 183), Ngoné-Tine s'exclame «Par les saintes amulettes!» : 171) et l'on ne sait trop qui, d'entre le narrateur, un personnage chrétien ou un paysan musulman, s'écrie «Loué soit le Saint Nom de Dieu!» (179). On observera aussi comment s'entremêlent et s'échangent les références culturelles et même mythiques des groupes en présence : ainsi, à la déesse de la Rivière locale font écho le Minotaure et même Baal (127).

Quant à l'action, elle n'est guère tendue par l'axe dramatique qui oriente généralement les quêtes romanesques ; dans l'espace de la chronique se déploie plutôt une «tranche de vie», découpée à un moment de l'Histoire : la prise de possession de Saint-Louis par les Anglais et la déroute de la Compagnie des Indes au Sénégal. Cet évènement historique n'est pas traité avec la tension dramatique d'un roman d'aventures, mais comme un moment de crise, vite apaisée, à l'intérieur d'une durée historique qu'il modifie à peine. Tout reprend ensuite, selon le rythme des saisons et des crues en ce qui concerne le commerce avec l'intérieur du pays, selon le rythme des âges et les hasards des proximités en ce qui concerne les corps aimants que sont aussi les personnages. Quantité d'autres épisodes, d'une portée qu'on ne pourrait juger moindre qu'en fonction de ce qu'on a appelé l'«histoire événementielle», s'égrènent au fil des pages ; *Signare Anna* eût-il été composé en fonction d'une véritable quête romanesque, ils apparaîtraient comme autant d'anecdotes, nombreuses au point d'être gênantes. Mais l'ouvrage n'est pas romanesque et la belle Signare n'est pas une héroïne ; si la narration revient périodiquement à elle, ce n'est que pour assurer au récit une relative unité, de sorte que chacun des autres personnages, proche ou lointain par rapport à ce centre textuel, alimente la chronique avec sa propre histoire.

De cette manière s'éclaire en partie le sous-titre : *Le voyage aux escales*, qui constitue aussi le titre de la dernière partie, celle qui raconte le périple des navires des négociants saint-louisiens le long du fleuve, escortés cette fois par une galiote anglaise. Signare Anna, restée sur l'île pendant cette longue période, a bien envie d'entreprendre amoureusement l'officier anglais auquel elle accorde le gîte ; son mari Pierre Gerbigny, de son côté, a noué une liaison avec une jeune femme dont le nom, Koumba, rappelle celui d'une de ses précédentes maitresses à Saint-Louis. Tout ceci sans le moindre drame, sans le moindre romanesque, pourrait-on dire, de sorte que le temps de l'Histoire se fond dans celui de la Rivière, englobant les personnages et les séparant, les unissant dans un voyage et les écartant dans des escales, dans des moments du récit qui, pour être distincts, n'en communiquent pas moins l'un avec l'autre.

Dans cet ordre d'idées, l'expression «tranche de vie» risque de prêter à confusion : comme l'espace s'étend bien au-delà de la région du fleuve, le temps de la chronique s'étend souvent loin en arrière, racontant l'histoire de chacun et de chacune. Mais les évènements anciens donnés pour sûrs sont rares : légendes, dits et racontars, quand il ne s'agit pas de mensonges, sont chargés d'évoquer le passé. Les origines des uns et des autres, du moins en ce qui concerne les «Habitants» de l'île, sont incertaines et constituent l'enjeu de fort aléatoires prises de position identitaires. Ainsi, la belle Signare elle-même prétend que sa mère Mariama, alias Marianne, appartenait à la famille d'un grand roi du Waalo ; mais, selon la rumeur,

Mariama n'aurait été qu'une servante à la cour d'un autre roi. Et qui saura si le vrai père d'Eliza, adoptée par Signare Anna en remplacement de sa fille Elisabeth décédée, n'est pas Pierre Gerbigny lui-même ? Il n'est pas jusqu'à l'Histoire « nationale » qui ne soit suspecte puisque toute l'évocation du passé des « Maures » qui est proposée aux officiers anglais par l'interprète métis conduit à les leurrer en partie sur la conduite à tenir avec les riverains du fleuve. Néanmoins, cette évocation qui charrie force noms propres, de personnes ou de lieux, n'est pas sans valeur axiologique : si sa fonction narrative est de tromper en partie les nouveaux occupants militaires, en revanche son existence et sa forme singulièrement riche en vocables et en faits d'histoire leur apprennent une réalité : celle de leur ignorance par rapport aux « sociétés sans histoires », et une vérité : celle de l'insuffisance d'une position ethnocentrique. D'une certaine manière, ce développement relativement long et bigarré fonctionne comme une mise en abyme de toute la narration : le narrataire, comme l'officier anglais, est prié de se dessaisir de ce qui lui tenait lieu de savoir et chaque fait mentionné comme chaque nom étrange à la fois lui en apprennent et lui rappellent qu'il reste à en apprendre.

Métissage et féminité

Il est temps de remédier à l'insuffisance de l'expression « relative neutralité idéologique » à laquelle nous avons eu recours, plus haut, à la fois pour induire d'une première manière l'idée de chronique et pour décrire le déplacement opéré par l'auteur, eu égard à la problématique littéraire de la traite négrière. Ce n'est pas que cette dernière soit occultée par l'ouvrage, simplement *Signare Anna* parle d'autres choses.

Entre autres, de la femme et de son rôle au sein du groupe social. A diverses reprises en effet, le récit met en scène, non sans une bienveillance amusée, des situations qui soulignent l'importance réelle des femmes, soit dans l'immédiateté de l'anecdote « amoureuse », soit dans le long terme d'une Histoire où l'homme, en dépit de ses éclats, n'intervient que de manière passagère et, du reste, incertaine. Il en va ainsi, collectivement, des Français de la Compagnie des Indes en regard des femmes de Saint-Louis qu'ils doivent quitter ; il en va ainsi, individuellement, dans une paternité douteuse comme celle d'Eliza. La femme est l'élément stable, les Signares pourvues ou non de mari ou de richesses définissant la continuité dans le milieu des Habitants. Que l'homme s'en aille, rien ne change en définitive. Elle est aussi l'élément fort, comme plusieurs passages le suggèrent ; le personnage de Signare Anna, qui a épousé le faible Gerbigny après avoir fait fléchir tous les hommes de l'île, qui joue au chat

et à la souris avec Wally McPherson, qui précipite l'initiation d'Eliza, est évidemment paradigmatique ¹⁰.

La puissance des femmes ne s'étend pas encore jusqu'à pouvoir transformer la stupide brutalité virile, au moment de l'étreinte, en un comportement plus adéquat. Eliza comme Signare Anna le déplorent ¹¹. La figuration de ce contre quoi elles luttent, c'est Loulou - le fils de Gerbigny mais non d'Anna - qui se comporte en jeune coquelet et, fait significatif, entend bien faire sa vie ailleurs que dans cette île où règnent les femmes. Il est pour cette raison particulièrement réceptif aux mirages que lui peint McPherson à propos d'un Londres où les femmes se jetteraient à ses pieds (222), et veut «oublier l'Afrique» (126).

Une perspective thématique et mythocritique permettrait d'observer que la Rivière et Signare Anna sont deux figures d'une même puissance souveraine par rapport au Temps. - «Damnée rivière, s'exclame un Anglais. Plus traitresse qu'une femme!» (184) -. L'homme ne peut donc devenir un Habitant de cette Afrique-là qu'en s'y acclimatant sans prétendre la conquérir, tout comme le fit le «légendaire Niadiane Ndiaye», «noble fondateur de l'Empire du Waalo ; cet enfant de sang-mêlé, fils de Salimata la Peule et de Abou-Bakr-Ibn Oumar l'Almoravide», aurait été «capable de vivre miraculeusement dans les eaux de la Rivière pendant trois ans» et c'est son «esprit amphibie» qui «habite» les défenseurs de l'île ¹². Mais la double mythification qui rapporte la souveraineté de la femme à celle, «naturelle», de la rivière et qui, d'autre part, explique étiologiquement le comportement à adopter par l'homme en se référant au «légendaire Ndiaye» ne doit pas nous en faire accroire : c'est «mythiquement» qu'est censée fondée dans la tradition la valeur «progressiste» de l'égalité des femmes (voire de leur supériorité). Mythiquement ne veut pas dire faussement : il y a là, de la part de l'auteur, un choix en termes de *construction identitaire* ¹³ qui s'avère particulièrement habile puisqu'il associe la valeur «nation-tradition» au principe d'une égalité entre les sexes, principe qui souffrirait d'être présenté pour une importation «étrangère».

Ceci nous amène à une deuxième observation. A défaut d'entretenir un racisme anti-blanc, la narration cultive, comme la littérature coloniale de

¹⁰ Cf. e.a. les pp. 156, 164, 214, 222.

¹¹ Cf. les pp. 218, 223.

¹² Cf. p.49. La Rivière est le lieu de Maam Koumba Mbang, déesse de l'eau, dont le nom - Koumba - est par ailleurs celui des deux maîtresses de Gerbigny, dans tous les sens du terme (cf. p.210).

¹³ Pour ce terme, cf. Jocelyn Létourneau et Bogumil Jewsiewicki (dir.), *Constructions identitaires : questionnements théoriques et études de cas*. Québec, CÉLAT, 1992, 137 p., Actes du CÉLAT N°6 (mai 1992).

tendance «africate»¹⁴, un vif sentiment anti-métropolitain, d'abord porté à critiquer à la fois l'intéressement matérialiste de la Métropole dans le «commerce» et une lésinerie stupide, à même d'anéantir à moyen terme ces intérêts¹⁵. Porté ensuite à déplorer l'hostilité que les sociétés de commerce ont témoignée à un «bon colonial», le père de Pierre Gerbigny, propagateur d'idées philosophiques novatrices (38). Porté enfin à décrire comme aveugle et irréaliste l'ethnocentrisme de l'occupant européen, tant français qu'anglais. Sans nous attarder à ces trois éléments qui n'ont qu'une importance quantitative fort relative dans l'économie du récit, observons qu'ils conduisent tous à une même mise en valeur, celle du Métis. Que celui-ci soit qualifié d'Habitant en dit peut-être long, non seulement sur son droit à habiter l'île et à y vivre, droit qu'une pensée nationaliste étriquée pourrait lui contester, mais sur la qualité paradigmatique de sa description : l'Habitant métissé, par la généralité de sa désignation, devient le modèle ou la définition même de l'être humain. L'auteur s'arrange en effet pour faire apparaître les métissages et les incertitudes originaires dans chacune des «histoires nationales» qu'elle raconte ou fait raconter au sujet des autres collectivités. «Perpétuelles chauves-souris de l'univers» (67), les Métis ont à perdre leur majuscule et à témoigner de leur non-ethnicité ; en eux, la vie apparaît, dans son effectivité matérielle, comme une suite de «nouvelles associations» (74), l'arrivée des Anglais étant chargée de les mettre en évidence sur un bref laps de temps. Il est difficile de ne pas mettre cette position en rapport avec la biographie de l'auteur (Tita Mandeleau, martiniquaise, a épousé un Saint-Louisien) mais aussi et surtout avec les spéculations actuelles sur les *Logiques métisses* et avec la perspective, aussi fallacieuse que redoutable, d'une identité qu'on n'envisagerait pas comme une construction historique et discursive, mais comme une «nature».

De ce point de vue, le «propos littéraire» de Tita Mandeleau est aussi plaisant que grave et actuel. Sa pertinence n'est pas seulement dans le contenu de ce propos, elle est aussi dans la manière, dans une esthétique où le travail du nom exotisant et la construction de la chronique s'avèrent déterminants¹⁶. Rien à voir en tout cas avec le «témoignage de poids» sur le XVIII^e siècle dont parle la couverture. Au contraire : une prise de parole dans le XX^e siècle finissant, accumulant les noms et les anecdotes avec une salubre légèreté. On notera, dans cette perspective, que le dispositif de l'*explication*, cher au naturalisme et à la critique qui lui est liée (*explication* par la race, le milieu, etc.), ne s'exerce jamais que discursivement, dans

¹⁴ Cf. notre essai *Le petit Belge avait vu grand. Une littérature coloniale*. Bruxelles: Labor 1993. Coll. Archives du Futur.

¹⁵ Cf. e.a. les pp. 38, 43, 61.

¹⁶ Inutile de nous attarder aux défauts de facture du livre, notamment d'impression ; le commentaire que nous proposons ci-dessus est d'ailleurs de nature à conseiller une relative circonspection avant de jauger une narration qui ne se plie pas aux codes romanesques.

Signare Anna, en direction d'une essence ou même d'une histoire ; toujours des raisons «matérialistes» simples rendent beaucoup mieux compte de tel acte ou de tel comportement. Le «fanatisme musulman» s'explique ainsi, non par «l'ignorance des peuplades», mais par une concurrence sur le marché ¹⁷ ; la même discussion, à la fin du volume, précise assez les enjeux contemporains du débat :

- Un malaise général et diffus s'installe et la nature humaine étant ce que, hélas, elle ne cessera jamais d'être, se cherche aussitôt un point d'ancrage. A défaut de certitudes, elle s'agrippera avec l'énergie du désespoir à des croyances religieuses, philosophiques ou alors bassement matérielles, pourquoi pas ? répondit O'Neill.
- Notre société actuelle n'est pas à l'abri de ce genre de bouleversement, vous savez ? Nous vivons une époque étonnante. Elle est si riche en découvertes quasi quotidiennes dans tous les domaines, si surprenante en assertions nouvelles, que nos convictions les plus intimes en sont ébranlées et nous laissent l'esprit en déroute et le cœur démun, reprit Armstrong.
- Je vois ce que vous voulez dire. Vous pensez que l'homme, quel qu'il soit, devient dans ces périodes troublées dont vous parlez, réceptif à n'importe quelle aventure spirituelle ou idéologique, dit avec satisfaction l'écrivain de marine.

Ce dialogue, qui paraît un peu insistant, est en réalité exceptionnel dans l'ouvrage. Par vraisemblance, il prend la forme de propos philosophiques placés dans la bouche des officiers anglais, au beau milieu du long exposé que leur fait à ce moment le métis Jean-François à propos de l'origine des Maures. Le débat indique lui aussi une stratégie, à la fois littéraire et morale, de lecture : face à la diversité, on peut avoir momentanément l'«esprit en déroute», mais il faut se défier de la réduire fictivement en une adversité factice. Se méfier de l'épopée, voire même du roman...

Ce plaidoyer littéraire pour les «Habitants» de Ndar (et d'ailleurs) escorte, d'autre part, la reconnaissance même modeste dont commencent à bénéficier, dans l'historiographie littéraire africaine, d'autres métis, à savoir notamment les écrivains d'avant la négritude. Il y avait parmi eux quelques Saint-Louisiens...¹⁸. Plus généralement, il semble rejoindre à sa manière la nostalgie qui s'exprime à divers endroits aujourd'hui à l'égard des colonies, non pour la domination qui s'y est exercée, bien entendu, mais pour l'espace culturel transnational qu'elles avaient construit vaillamment, en dépit des territorialismes ¹⁹. Quoi qu'il en soit, la *Signare*, qui

¹⁷ p.210. Cf. aussi le vrai et le faux motif d'Elizabeth pour refuser d'épouser McPherson, p.108.

¹⁸ Cf. la polémique salutaire de Mohamadou Kane, «Sur l'histoire littéraire africaine», dans *Francofonía*. Revista del Grupo "Estudios de Francofonía". Cádiz: Universidad de Cádiz, N°1 (1992): 116 e.a.

¹⁹ Cf. e.a. Roger Currel: *Éloge de la colonie. Un usuel de la destruction*. Paris: Julliard 1992 290 p. Coll. Climats.

avait déjà fasciné les auteurs de *La femme au temps des colonies*²⁰, affirme dans ce *Voyage aux escales* un autre de ses pouvoirs : celui de donner un visage féminin à une certaine façon *souveraine* de vivre dans un Réel tissé des mille signes de l'étrange, mais où personne n'est, sinon par une réaction ethnocentrique aussi bien que néfaste, l'Etranger.

²⁰ Yvonne Knibielher, Régine Goutalier: *La femme au temps des colonies*. Paris: Stock 1985 339 p.